



Le Refuge, Centre bouddhique d'études et de méditation
(<http://www.refugebouddhique.com>)

Extraits du Canon pâli, 31

MAJJHIMA NIKĀYA

Raṭṭhapāla sutta (MN 82)

Ainsi ai-je entendu. En une occasion, le Béni, qui errait parmi les Kurus avec un grand *Saṅgha* de moines, arriva à Thullakoṭṭhita, un bourg des Kurus. Les brahmanes et les maîtres de foyer de Thullakoṭṭhita entendirent dire que : « Gotama le contemplatif – un fils des Sakyans, qui a quitté la vie de foyer du clan Sakyan – est arrivé à Kesaputta. Et ce maître Gotama a une bonne réputation : ‘En vérité, le Béni est digne et justement éveillé par lui-même, consommé en connaissance et en conduite, bien-allé, un expert en ce qui concerne le cosmos, insurpassé en tant qu'entraîneur de ceux qui peuvent être domptés, le maître des *deva* et des êtres humains, éveillé, béni. Il a fait connaître – l'ayant réalisé à travers la connaissance directe – ce monde avec ses *deva*, *māra* et *brahmā*, cette génération avec ses contemplatifs et ses brahmanes, sa noblesse royale et ses gens ordinaires ; il explique le *Dhamma* admirable en son début, admirable en son milieu, admirable en sa fin ; il expose la vie sainte à la fois dans ses détails et dans son essence, entièrement parfaite, exceptionnellement pure. C'est une bonne chose de voir un tel être digne.’ »

Et donc les brahmanes et les maîtres de foyer de Thullakoṭṭhita allèrent auprès du Béni. Etant arrivés, certains d'entre eux se prosternèrent devant le Béni et s'assirent sur un côté. Certains d'entre eux échangèrent des salutations courtoises avec lui et, après un échange de salutations amicales et de courtoisies, s'assirent sur un côté. Certains d'entre eux s'assirent sur un côté, l'ayant salué paume contre paume sur le cœur. Certains d'entre eux s'assirent sur un côté, ayant annoncé leur nom et leur clan. Certains d'entre eux s'assirent en silence sur un côté. Alors qu'ils étaient assis là, le Béni les instruisit, les exhorta, les stimula, et les encouragea avec un enseignement sur le *Dhamma*.

Il se trouve qu'à ce moment-là, le membre d'un clan, qui s'appelait Raṭṭhapāla, le fils du clan principal dans ce même Thullakoṭṭhita, était assis dans cette assemblée. La pensée suivante lui vint à l'esprit : « De la façon dont je comprends le *Dhamma* enseigné par le Béni, il n'est pas facile, en vivant au foyer, de pratiquer la vie sainte qui est totalement parfaite,

totalelement pure, un coquillage poli. Si je me coupais les cheveux et la barbe, et que, endossant la robe ocre, je quitte la vie de foyer pour la vie sans foyer ? »

Les brahmanes et les maîtres de maison de Thullakoṭṭhita, après avoir été instruits, exhortés, stimulés, et encouragés par l'enseignement sur le *Dhamma* du Béni, se délectèrent et se réjouirent de ses paroles. Se levant, se prosternant devant lui, ils partirent, le laissant sur la droite.

Alors Raṭṭhapāla, peu après que les brahmanes et les maîtres de foyer de Thullakoṭṭhita furent partis, s'approcha du Béni et, étant arrivé près de lui, lui dit : « De la façon dont je comprends le *Dhamma* enseigné par le Béni, il n'est pas facile, en vivant au foyer, de pratiquer la vie sainte qui est totalement parfaite, totalement pure, un coquillage poli. Seigneur, je veux – ayant rasé mes cheveux et ma barbe, et endossant la robe ocre – quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer. Puis-je être ordonné en présence du Béni ? Puis-je être accepté ? »

« Raṭṭhapāla, as-tu la permission de tes parents de quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer ? »

« Non, seigneur, je ne l'ai pas. »

« Raṭṭhapāla, les *tathāgata* n'ordonnent pas une personne qui n'a pas obtenu la permission de ses parents. »

« Seigneur, je ferai ce qu'il est nécessaire de faire afin que mes parents m'accordent la permission de quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer. »

Puis Raṭṭhapāla, se levant, se prosternant devant le Béni, et le laissant sur la droite, alla auprès de ses parents et dit : « Mère, père, de la façon dont je comprends le *Dhamma* enseigné par le Béni, il n'est pas facile, en vivant au foyer, de pratiquer la vie sainte qui est totalement parfaite, totalement pure, un coquillage poli. Je veux – ayant rasé mes cheveux et ma barbe, et endossant la robe ocre – quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer. S'il vous plaît, accordez-moi la permission de quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer. »

Lorsqu'il eut dit ceci, les parents de Raṭṭhapāla lui dirent : « Raṭṭhapāla, cher enfant, tu es notre fils unique, cher et bien-aimé, élevé dans le confort, qui a grandi dans le confort. Tu ne sais rien de la souffrance. Mange, bois, et amuse-toi. Pendant que tu manges, bois, et prends soin de toi, tu peux t'amuser en profitant des plaisirs sensuels et en faisant des actes méritoires. Nous ne t'accordons pas la permission de quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer. Même si tu devais mourir, nous ne voudrions pas être séparés de toi, et donc comment pourrions-nous – alors que tu es vivant – t'accorder la permission de quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer ? »

Une deuxième fois... Une troisième fois, Raṭṭhapāla dit à ses parents : « Mère, père, de la façon dont je comprends le *Dhamma* enseigné par le Béni, il n'est pas facile, en vivant au foyer, de pratiquer la vie sainte qui est totalement parfaite, totalement pure, un coquillage poli. Je veux – ayant rasé mes cheveux et ma barbe, et endossant la robe ocre – quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer. S'il vous plaît, accordez-moi la permission de quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer. »

Une troisième fois, les parents de Raṭṭhapāla lui dirent : « Raṭṭhapāla, cher enfant, tu es notre fils unique, cher et bien-aimé, élevé dans le confort, qui a grandi dans le confort. Tu ne

sais rien de la souffrance. Mange, bois, et amuse-toi. Pendant que tu manges, bois, et prends soin de toi, tu peux t’amuser en profitant des plaisirs sensuels et en faisant des actes méritoires. Nous ne t’accordons pas la permission de quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer. Même si tu devais mourir, nous ne voudrions pas être séparés de toi, et donc comment pourrions-nous – alors que tu es vivant – t’accorder la permission de quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer ? »

Alors Raṭṭhapāla, n’obtenant pas de ses parents la permission de quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer, s’allongea à cet endroit même sur le sol nu, [disant :] « Soit je mourrai ici, soit je quitterai la vie de foyer ici. » Et il resta sans prendre de nourriture un jour... deux jours... trois jours, quatre... cinq... six jours. Il resta sans prendre de nourriture sept jours.

Ses parents lui dirent : « Raṭṭhapāla, cher enfant, tu es notre fils unique, cher et bien-aimé, élevé dans le confort, qui a grandi dans le confort. Tu ne sais rien de la souffrance. Lève-toi, cher enfant. Mange, bois, et amuse-toi. Pendant que tu manges, bois, et prends soin de toi, tu peux t’amuser en profitant des plaisirs sensuels et en faisant des actes méritoires. Nous ne t’accordons pas la permission de quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer. Même si tu devais mourir, nous ne voudrions pas être séparés de toi, et donc comment pourrions-nous – alors que tu es vivant – t’accorder la permission de quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer ? »

Lorsqu’ils eurent dit ceci, Raṭṭhapāla demeura silencieux.

Une deuxième fois... Une troisième fois, les parents de Raṭṭhapāla lui dirent : « Raṭṭhapāla, cher enfant, tu es notre fils unique, cher et bien-aimé, élevé dans le confort, qui a grandi dans le confort. Tu ne sais rien de la souffrance. Lève-toi, cher enfant. Mange, bois, et amuse-toi. Pendant que tu manges, bois, et prends soin de toi, tu peux t’amuser en profitant des plaisirs sensuels et en faisant des actes méritoires. Nous ne t’accordons pas la permission de quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer. Même si tu devais mourir, nous ne voudrions pas être séparés de toi, et donc comment pourrions-nous – alors que tu es vivant – t’accorder la permission de quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer ? »

Une troisième fois, Raṭṭhapāla resta silencieux.

Alors les parents de Raṭṭhapāla allèrent auprès de ses amis et leur dirent : « Mes chers enfants, Raṭṭhapāla s’est allongé sur le sol nu, [disant :] ‘Soit je mourrai ici, soit je quitterai la vie de foyer ici.’

« Chers enfants, s’il vous plaît, allez auprès de Raṭṭhapāla et dites-lui : ‘Ami Raṭṭhapāla, tu es le fils unique de tes parents... Lève-toi ami Raṭṭhapāla. Mange, bois, et amuse-toi... Comment tes parents pourraient-ils – alors que tu es vivant – t’accorder la permission de quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer ?’ »

Et donc les amis de Raṭṭhapāla allèrent auprès de lui et, étant arrivés, lui dirent : « Ami Raṭṭhapāla, tu es le fils unique de tes parents... Lève-toi ami Raṭṭhapāla. Mange, bois, et amuse-toi... Comment tes parents pourraient-ils – alors que tu es vivant – t’accorder la permission de quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer ? »

Lorsqu’ils eurent dit ceci, Raṭṭhapāla demeura silencieux.

Une deuxième fois... Une troisième fois, ses amis lui dirent : « Ami Raṭṭhapāla, tu es le fils unique de tes parents... Lève-toi ami Raṭṭhapāla. Mange, bois, et amuse-toi... Comment tes

parents pourraient-ils – alors que tu es vivant – t’accorder la permission de quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer ? »

Une troisième fois, Raṭṭhapāla demeura silencieux.

Et donc les amis de Raṭṭhapāla allèrent auprès de ses parents, et étant arrivés, leur dirent : « Mère, père, Raṭṭhapāla est allongé là sur le sol nu, [et il a dit :] ‘Soit je mourrai ici, soit je quitterai la vie de foyer ici.’ Si vous ne lui accordez pas la permission de quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer, il mourra à cet endroit même. Mais si vous lui accordez votre permission... alors, même après qu’il aura quitté la vie de foyer, vous le verrez. Et si la vie sans foyer ne le satisfait pas, à quel autre endroit pourra-t-il aller ? Il reviendra ici même. Donc, accordez-lui, s’il vous plaît, la permission de quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer. »

« Alors chers enfants, nous accordons la permission à Raṭṭhapāla de quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer. Mais lorsqu’il aura quitté la vie de foyer, il devra rendre visite à ses parents. »

Alors les amis de Raṭṭhapāla allèrent auprès de lui et dirent : « Lève-toi, Raṭṭhapāla. Tes parents t’accordent la permission de quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer. Mais lorsque tu auras quitté la vie de foyer, tu devras rendre visite à tes parents. »

Alors Raṭṭhapāla se releva et, ayant repris des forces, alla auprès du Béni. Etant arrivé, s’étant prosterné devant lui, il s’assit sur un côté. Alors qu’il était assis là, il dit au Béni : « Seigneur, j’ai reçu la permission de mes parents de quitter la vie de foyer pour la vie sans foyer. Puisse le Béni m’ordonner ! »

Ensuite, Raṭṭhapāla le membre d’un clan obtint d’être ordonné en présence du Béni, il fut accepté. Et peu de temps après que Raṭṭhapāla eut été accepté, un demi-mois après avoir été accepté, le Béni – étant resté aussi longtemps qu’il le souhaitait à Thullakoṭṭhita – partit errer en direction de Sāvathī. Errant par étapes, il arriva finalement à Sāvathī. Là, il demeura à Sāvathī dans le Bois de Jeta, le monastère d’Anāthapiṇḍika.

Quant au vénérable Raṭṭhapāla – demeurant seul, isolé, vigilant, plein d’ardeur, et résolu – il atteignit en peu de temps le but suprême de la vie sainte pour lequel les membres d’un clan quittent avec raison la vie de foyer pour la vie sans foyer, le connaissant et le réalisant par lui-même dans l’ici-et-maintenant. Il sut que : « La naissance est terminée, la vie sainte accomplie, la tâche faite. Il n’y a plus rien d’autre à faire dans ce monde. » Et ainsi le vénérable Raṭṭhapāla devint un autre *arahant*.

Ensuite, le vénérable Raṭṭhapāla alla auprès du Béni et, étant arrivé, s’étant prosterné devant lui, il s’assit sur un côté. Alors qu’il était assis là, il dit au Béni : « Seigneur, je veux rendre visite à mes parents, si vous m’accordez la permission. » Alors le Béni, voyant ce qui se passait dans l’esprit du vénérable Raṭṭhapāla, considéra et vit que : « Le vénérable Raṭṭhapāla est incapable de quitter l’entraînement et de retourner à la vie inférieure. » Et donc il lui dit : « Raṭṭhapāla, le moment est venu pour toi de faire comme tu le souhaites. »

Alors le vénérable Raṭṭhapāla se leva, se prosterna devant le Béni et le laissant sur la droite, partit. Mettant son logis en ordre et, prenant son bol et sa robe extérieure, il se mit en marche en direction de Thullakoṭṭhita. Errant par étapes, il arriva finalement à Thullakoṭṭhita. Là, il demeura à Thullakoṭṭhita dans le jardin de plaisance Migācīra du roi Koravya. Plus tard, tôt le

matin – ayant ajusté sa robe inférieure et prenant son bol et sa robe extérieure – il entra dans Thullakoṭṭhita pour les aumônes. Alors qu’il marchait de maison en maison pour les aumônes dans Thullakoṭṭhita, il arriva à la maison de son père.

Il se trouve qu’à ce moment-là, le père du vénérable Raṭṭhapāla se trouvait sous le porche du milieu, en train de se faire peigner les cheveux. Il vit le vénérable Raṭṭhapāla arriver de loin et, en le voyant, dit : « C’est à cause de ces contemplatifs à la tête rasée que notre fils unique, cher et bien-aimé, a quitté la vie de foyer ! » Et donc le vénérable Raṭṭhapāla – au lieu de recevoir une offrande ou un refus poli à la maison de son propre père – n’obtint que des injures.

Juste à ce moment-là, une esclave qui appartenait à un de ses parents était sur le point de jeter du gruau de la veille. Et donc le vénérable Raṭṭhapāla lui dit : « Sœur, si tu dois jeter cela, verse-le dans mon bol. » Alors qu’elle versait le gruau de la veille dans son bol, elle reconnut ses mains, ses pieds et sa voix. Elle alla donc auprès de sa mère et dit : « Peut-être serez-vous heureuse d’apprendre, madame, que Raṭṭhapāla le fils du maître est là. »

« Eh, si ce que tu dis est vrai, je t’accorde ta liberté ! »

Puis la mère de Raṭṭhapāla alla auprès de son père et dit : « Peut-être serez-vous heureux d’apprendre, maître de foyer, que le membre de clan Raṭṭhapāla est là. »

A ce moment-là, le vénérable Raṭṭhapāla était assis contre un mur en train de manger le gruau de la veille. Son père alla auprès de lui et dit : « Raṭṭhapāla, mon cher, est-ce qu’il n’y a pas... Comment ? Tu manges du gruau de la veille ? Tu ne veux pas entrer dans ta propre maison ? »

« Comment pourrions-nous avoir un foyer, maître de foyer ? Nous avons quitté la vie de foyer pour la vie sans foyer. Nous n’avons pas de foyer, maître de foyer. Nous sommes allés à votre maison, mais – au lieu de recevoir une offrande ou un refus poli – nous n’avons obtenu que des injures. »

« Viens, cher Raṭṭhapāla. Allons à la maison. »

« Cela suffit, maître de foyer. J’ai terminé mon repas de la journée. »

« Dans ce cas, cher Raṭṭhapāla, accepte de venir prendre le repas de demain. »

Le vénérable Raṭṭhapāla accepta en demeurant silencieux.

Ayant compris que le vénérable Raṭṭhapāla avait accepté, son père entra dans sa maison et, ayant fait étaler de la bouse de vache fraîche sur le sol, fit faire un grand tas d’or et d’argent, deux grands tas – l’un d’or, l’autre d’argent – tellement grands qu’un homme qui se serait tenu d’un côté n’aurait pas pu voir un homme qui se serait tenu de l’autre côté ; de la même manière qu’un homme qui se serait tenu de l’autre côté n’aurait pas pu voir un homme qui se serait tenu du premier côté, les cachant derrière des écrans, il prépara un endroit pour s’asseoir entre les deux, entouré par un rideau. S’adressant aux anciennes femmes du vénérable Raṭṭhapāla, il leur dit : « Venez, mes belles-filles. Parez-vous avec les bijoux que notre fils Raṭṭhapāla aimait et appréciait. »

Plus tard, alors que la nuit se terminait, le père du vénérable Raṭṭhapāla fit préparer de la nourriture de base et complémentaire exquise dans sa propre maison, et il fit annoncer au vénérable Raṭṭhapāla : « Le moment est venu, cher Raṭṭhapāla. Le repas est prêt. »

Alors tôt le matin – ayant ajusté sa robe inférieure et prenant son bol et sa robe extérieure – le vénérable Raṭṭhapāla alla à la maison de son père et, étant arrivé, il s’assit à un endroit qui avait été préparé. Son père découvrit alors le tas d’or et d’argent et lui dit : « Ceci, mon cher Raṭṭhapāla, est l’héritage de ta mère. L’autre est celui de ton père ; l’autre, celui de ton grand-père – [c’est suffisant pour que] tu puisses profiter de la richesse et faire des actes méritoires. Viens, mon cher Raṭṭhapāla. Abandonne l’entraînement et retourne à la vie inférieure. Profite de la richesse et fais des actes méritoires ! »

« Maître de foyer, si tu suivais mon conseil, tu ferais charger ce tas d’or et d’argent sur des charrettes et l’emmener au loin pour être jeté dans le Gange. Pourquoi ? Cette richesse sera la cause de ta peine, de ta lamentation, de ta douleur, de ta détresse, et de ton désespoir. »

Plus tard, saisissant chacun de ses pieds, les anciennes femmes du vénérable Raṭṭhapāla lui dirent : « A quoi ressemblent-elles, cher fils du maître, ces nymphes pour lesquelles tu mènes la vie sainte ? »

« Sœurs, nous ne menons pas la vie sainte pour des nymphes. »

« Il nous appelle ‘Sœurs !’ » Et elles s’effondrèrent sur place, évanouies.

Ensuite le vénérable Raṭṭhapāla dit à son père : « Maître de foyer, s’il y a de la nourriture qui doit être offerte ; alors offre-la. Ne nous harcèle pas. »

« Alors mange, mon cher Raṭṭhapāla. Le repas est prêt. »

Et donc, de ses propres mains, le père du vénérable Raṭṭhapāla le servit et le satisfît avec de la nourriture de base et complémentaire exquise. Lorsqu’il eut terminé son repas et rincé son bol et ses mains, le vénérable Raṭṭhapāla se leva et récita ces vers :

« Regardez l’image embellie,
un tas de blessures suppurantes,
consolidées sous la forme d’un corps, malade,
mais qui est l’objet de nombreuses intentions,
là où il n’y a rien qui dure ou qui soit certain.
Regardez la forme embellie
avec des boucles d’oreilles et des pierres précieuses :
un squelette enveloppé dans de la peau,
rendu attirant avec des vêtements.
Des pieds rougis avec du henné,
un visage poudré,
suffisants pour tromper un idiot,
mais pas un de ceux qui recherchent l’autre rive.
Ses cheveux aux huit tresses,
ses yeux soulignés de maquillage
suffisants pour tromper un idiot,
mais pas un de ceux qui recherchent l’autre rive.

Pareille à une boîte de maquillage nouvellement peinte,
 un corps putride paré,
 suffisant pour tromper un idiot,
 mais pas un de ceux qui recherchent l'autre rive.
 Le chasseur a tendu ses filets,
 mais le cerf ne s'est pas approché du piège.
 Ayant mangé l'appât,
 je pars, laissant le chasseur se lamenter. »

Après avoir récité ces vers alors qu'il se tenait debout, le vénérable Raṭṭhapāla alla au jardin de plaisance Migācīra du roi Koravya. Etant arrivé, il s'assit à l'ombre d'un arbre pour y passer la journée.

Le roi Koravya dit à son garde-chasse : « Nettoie le jardin de plaisance Migācīra. Je vais aller là-bas pour admirer ce bel endroit. »

« Oui, majesté, » répondit le garde-chasse au roi. Alors qu'il était en train de nettoyer Migācīra, il vit le vénérable Raṭṭhapāla qui était assis à l'ombre d'un arbre pour y passer la journée. L'ayant vu, il alla auprès du roi et dit : « J'ai nettoyé Migācīra pour vous, majesté. Raṭṭhapāla, le membre de clan – le fils du clan principal de ce Thullakoṭṭhita, à propos de qui vous avez souvent parlé en bien – est là-bas, assis à l'ombre d'un arbre pour y passer la journée. »

« Dans ce cas, mon cher garde-chasse, peu importe le jardin de plaisance aujourd'hui. Je vais aller présenter mes respects à ce maître Raṭṭhapāla. »

Puis, disant : « Distribue toute la nourriture de base et complémentaire qui a été préparée, » le roi fit préparer des véhicules royaux. Montant dans un véhicule royal, il quitta Thullakoṭṭhita accompagné par d'autres véhicules royaux avec toute la pompe royale pour aller voir le vénérable Raṭṭhapāla. Allant avec le véhicule aussi loin que cela était possible, il en descendit ensuite et alla à pied auprès du vénérable Raṭṭhapāla, accompagné de nombreux membres éminents de sa cour. Etant arrivé, il échangea des salutations courtoises avec le vénérable Raṭṭhapāla. Après un échange de salutations amicales et de courtoisies, il se tint debout sur un côté. Alors qu'il se tenait debout là, il dit au vénérable Raṭṭhapāla : « Que maître Raṭṭhapāla veuille bien s'asseoir ici sur ce tapis. »

« Ce n'est pas nécessaire, grand roi. Asseyez-vous là. Je suis assis à mon propre endroit. »

Et donc le roi Koravya s'assit à un endroit qui avait été préparé. Alors qu'il était assis là, il dit au vénérable Raṭṭhapāla : « Il y a des cas où, ayant souffert de ces quatre types de pertes, des hommes se rasent la tête et la barbe, endossent la robe ocre, et quittent la vie de foyer pour la vie sans foyer. Quels sont ces quatre types de pertes ? La perte due au vieillissement, la perte due à la maladie, la perte de la richesse, et la perte de parents... Mais maître Raṭṭhapāla n'a souffert d'aucune d'entre elles. Qu'est-ce que maître Raṭṭhapāla a connu ou vu ou entendu, qui fait qu'il a quitté la vie de foyer pour la vie sans foyer ? »

« Grand roi, il y a quatre résumés du *Dhamma* qui ont été déclarés par le Béni qui connaît et qui voit, qui est digne et justement éveillé par lui-même. Les ayant connus et vus et entendus, j'ai quitté la vie de foyer pour la vie sans foyer. Quels sont ces quatre résumés du *Dhamma* ?

[1] « 'Le monde est balayé. Il ne perdure pas' : c'est là le premier résumé du *Dhamma* qui a été déclaré par le Béni qui connaît et qui voit, qui est digne et justement éveillé par lui-même. L'ayant connu et vu et entendu, j'ai quitté la vie de foyer pour la vie sans foyer.

[2] « 'Le monde n'offre pas d'abri. Il est sans protecteur' : c'est là le deuxième résumé du *Dhamma*...

[3] « 'Le monde n'a rien qui lui soit propre. On doit partir, laissant tout derrière soi' : c'est là le troisième résumé du *Dhamma*...

[4] « 'Le monde ne suffit pas, est insatiable, un esclave du désir ardent' : c'est là le quatrième résumé du *Dhamma*...

« Ce sont là, grand roi, les quatre résumés du *Dhamma* qui ont été déclarés par le Béni qui connaît et qui voit, qui est digne et justement éveillé par lui-même. Les ayant connus et vus et entendus, j'ai quitté la vie de foyer pour la vie sans foyer. »

« Maître Raṭṭhapāla, vous dites : 'Le monde est balayé. Il ne perdure pas.' Comment faut-il comprendre cette déclaration ? »

« Que pensez-vous, grand roi ? Quand vous aviez vingt ou vingt-cinq ans, que vous étiez un monteur d'éléphant expert, un cavalier expert, un conducteur de char expert, un archer expert, une épée experte, vos bras et vos cuisses étaient-ils forts, étiez-vous capable, et expérimenté en matière de combat ? »

« Oui, maître Raṭṭhapāla. Quand j'avais vingt ou vingt-cinq ans... mes bras et mes cuisses étaient forts, j'étais capable, et expérimenté en matière de combat. C'était comme si je possédais une force surnaturelle. Je ne vois personne qui ait été mon égal en matière de force. »

« Et que pensez-vous grand roi ? Maintenant, vos bras et vos cuisses sont-ils encore aussi forts, êtes-vous aussi capable, et aussi expérimenté en matière de combat ? »

« Plus du tout, maître Raṭṭhapāla. Je suis maintenant âgé, vieux, avancé en âge, arrivé au dernier stade de ma vie, âgé de quatre-vingts ans. Parfois, quand je pense : 'Je vais poser mon pied ici,' je le pose autre part. »

« C'est en référence à ceci, grand roi, que le Béni qui connaît et qui voit, qui est digne et justement éveillé par lui-même, a dit : 'Le monde est balayé. Il ne perdure pas.' Ayant connu et vu et entendu ceci, j'ai quitté la vie de foyer pour la vie sans foyer. »

« C'est étonnant, maître Raṭṭhapāla. C'est merveilleux, comme cela a été bien dit par le Béni qui connaît et qui voit, qui est digne et justement éveillé par lui-même : 'Le monde est balayé. Il ne perdure pas.' Car le monde est vraiment balayé, maître Raṭṭhapāla. Il ne perdure pas.

« Dans cette cour royale, il y a des soldats qui montent des éléphants, de la cavalerie, des soldats qui montent des chariots, et de l'infanterie, qui servent à nous défendre contre les dangers. Et cependant vous dites : 'Le monde n'offre pas d'abri. Il est sans protecteur.' Comment faut-il comprendre cette déclaration ? »

« Que pensez-vous, grand roi ? Souffrez-vous d'une maladie récurrente ? »

« Oui, maître Raṭṭhapāla, je souffre de la maladie récurrente du vent¹. Parfois, mes amis et conseillers, proches et parents par le sang se tiennent autour de moi en disant : 'Cette fois, le roi Koravya va mourir. Cette fois, le roi Koravya va mourir.' »

« Et que pensez-vous, grand roi ? Pouvez-vous dire à vos amis et conseillers, proches et parents par le sang : 'Je vous ordonne, mes amis et conseillers, proches et parents par le sang : vous tous qui êtes présents, partagez cette douleur afin que je puisse éprouver moins de douleur' ? Ou devez-vous éprouver cette douleur seul ? »

« Oh non, maître Raṭṭhapāla, je ne peux pas dire à mes amis et conseillers, proches et parents par le sang : 'Vous tous qui êtes présents, partagez cette douleur afin que je puisse éprouver moins de douleur'. Je dois éprouver cette douleur seul. »

« C'est en référence à ceci, grand roi, que le Béni qui connaît et qui voit, qui est digne et justement éveillé par lui-même, a dit : 'Le monde n'offre pas d'abri. Il est sans protecteur.' Ayant connu et vu et entendu ceci, j'ai quitté la vie de foyer pour la vie sans foyer. »

« C'est étonnant, maître Raṭṭhapāla. C'est merveilleux, comme cela a été bien dit par le Béni qui connaît et qui voit, qui est digne et justement éveillé par lui-même : 'Le monde n'offre pas d'abri. Il est sans protecteur.' Car le monde n'offre vraiment pas d'abri, maître Raṭṭhapāla. Il est sans protecteur.

« Dans cette cour royale, il y a une grande quantité d'or et d'argent entassée et cachée sous terre et dans des coffres dans des greniers. Et cependant, vous dites : 'Le monde n'a rien qui lui soit propre. On doit partir, laissant tout derrière soi.' Comment faut-il comprendre cette déclaration ? »

« Que pensez-vous, grand roi ? Tandis que vous jouissez des plaisirs des cinq sens, les possédant et repu d'eux, pouvez-vous dire : 'Même dans l'au-delà, j'en jouirai de la même manière, possédant ces mêmes plaisirs des cinq sens et repu d'eux' ? Ou cette richesse ira-t-elle à d'autres, tandis que vous partirez en accord avec votre *kamma* ? »

« Oh non, maître Raṭṭhapāla, je ne peux pas dire : 'Même dans l'au-delà, j'en jouirai de la même manière, possédant ces mêmes plaisirs des cinq sens et repu d'eux.' Cette richesse ira à d'autres, tandis que je partirai en accord avec mon *kamma*. »

« C'est en référence à ceci, grand roi, que le Béni qui connaît et qui voit, qui est digne et justement éveillé par lui-même, a dit : 'Le monde n'a rien qui lui soit propre. On doit partir, laissant tout derrière soi.' Ayant connu et vu et entendu ceci, j'ai quitté la vie de foyer pour la vie sans foyer. »

« C'est étonnant, maître Raṭṭhapāla. C'est merveilleux, comme cela a été bien dit par le Béni qui connaît et qui voit, qui est digne et justement éveillé par lui-même : 'Le monde n'a rien qui lui soit propre. On doit partir, laissant tout derrière soi.' Car le monde n'a vraiment rien qui lui soit propre, maître Raṭṭhapāla. On doit partir, laissant tout derrière soi.

« Maître Raṭṭhapāla, vous dites : 'Le monde ne suffit pas, est insatiable, un esclave du désir ardent.' Comment faut-il comprendre cette déclaration ? »

¹ Maladie récurrente du vent : dans la médecine indienne ancienne, cette expression désigne des maladies telles que l'indigestion, des douleurs aiguës à travers le corps... que l'on pensait être provoquées par un déséquilibre de la propriété vent (*vāyo-dhātu*) dans le corps.

« Que pensez-vous, grand roi ? Réglez-vous actuellement sur le pays prospère de Kuru² ? »

« C'est exact, maître Raṭṭhapāla. Je règne sur le pays prospère de Kuru. »

« Que pensez-vous, grand roi ? Supposez qu'un de vos hommes, digne de confiance, digne de foi, vienne auprès de vous de l'est. Etant arrivé, il vous dirait : 'Peut-être serez-vous heureux d'apprendre, majesté, que je viens de l'est. Là, j'ai vu un grand pays, puissant et prospère, bien peuplé et rempli de gens. Là, nombreux sont les soldats qui montent des éléphants, nombreuse la cavalerie, nombreux les soldats qui montent des chariots, et nombreuse l'infanterie. Là, nombreux sont les objets faits d'ivoire, l'or et l'argent y sont abondants, travaillés et non travaillés. Nombreuses sont les femmes à prendre. Il est possible, avec les forces dont vous disposez actuellement, de le conquérir. Conquérez-le, grand roi !' Que feriez-vous ? »

« Après l'avoir conquis, maître Raṭṭhapāla, je régnerais dessus. »

« Que pensez-vous, grand roi ? Supposez qu'un de vos hommes, digne de confiance, digne de foi, vienne auprès de vous de l'ouest... du nord... du sud... de l'autre côté de l'océan. Etant arrivé, il vous dirait : 'Peut-être serez-vous heureux d'apprendre, majesté, que je viens de l'autre côté de l'océan. Là, j'ai vu un grand pays, fort et prospère, bien peuplé et rempli de gens. Là, nombreux sont les soldats qui montent des éléphants, nombreuse la cavalerie, nombreux les soldats qui montent des chariots, et nombreuse l'infanterie. Là, nombreux sont les objets faits d'ivoire, l'or et l'argent y sont abondants, travaillés et non travaillés. Nombreuses sont les femmes à prendre. Il est possible, avec les forces dont vous disposez actuellement, de le conquérir. Conquérez-le, grand roi !' Que feriez-vous ? »

« Après l'avoir conquis, maître Raṭṭhapāla, je régnerais aussi dessus. »

« C'est en référence à ceci, grand roi, que le Béni qui connaît et qui voit, qui est digne et justement éveillé par lui-même, a dit : 'Le monde ne suffit pas, est insatiable, un esclave du désir ardent.' Ayant connu et vu et entendu ceci, j'ai quitté la vie de foyer pour la vie sans foyer. »

« C'est étonnant, maître Raṭṭhapāla. C'est merveilleux, comme cela a été bien dit par le Béni qui connaît et qui voit, qui est digne et justement éveillé par lui-même : 'Le monde ne suffit pas, est insatiable, un esclave du désir ardent.' Car le monde ne suffit vraiment pas, maître Raṭṭhapāla. Il est insatiable, un esclave du désir ardent. »

Voilà ce que dit le vénérable Raṭṭhapāla. Après avoir dit cela, il ajouta ceci :

« Je vois dans le monde des personnes
qui possèdent la richesse, et qui, à cause de l'illusion,
ne font pas don des richesses qu'elles ont obtenues.
Avides, elles l'entassent et la cachent,
espérant obtenir encore plus de plaisirs sensuels.

² Kuru : un des seize « pays » (*janapada*) de l'Inde ancienne, situé au nord-est de Delhi, près des contreforts de l'Himalaya.

Un roi, qui a par la force conquis le monde,
 et qui règne sur la terre
 d'une rive de la mer à une autre,
 insatisfait de la rive proche de l'océan,
 désire atteindre également l'autre rive.
 Les rois et de nombreuses autres personnes
 vont vers la mort, le désir ardent non diminué.
 Non rassasiés, ils laissent leur corps derrière eux,
 n'ayant pas eu leur lot des plaisirs sensuels du monde.

Nos parents pleurent et s'arrachent les cheveux.
 'Oh, malheur, notre bien-aimé est mort,' s'écrient-ils.
 L'emportant enveloppé dans une pièce de tissu,
 ils le placent sur un bûcher funéraire,
 puis ils y mettent le feu.
 Et donc, il brûle, piqué avec des bâtons,
 enveloppé seulement dans une pièce de tissu,
 laissant toutes ses possessions derrière lui.

Il n'y a pas d'abri pour celui qui est mort
 – pas de parents, pas d'amis, pas de compagnons.
 Ses héritiers prennent possession de ses richesses,
 tandis que l'être poursuit son chemin,
 en accord avec son *kamma*.

Aucune richesse ne suit celui qui est mort
 – pas ses enfants, pas ses femmes,
 ses territoires, ou ses richesses.
 On ne peut pas obtenir une longue vie avec la richesse,
 et on ne peut pas non plus
 repousser le vieillissement avec un trésor.

Les sages disent que cette vie est peu de chose
 – impermanente, sujette au changement.
 Le riche et le pauvre sont touchés par la mort.
 Le sot et le sage sont eux aussi touchés par elle.
 Mais alors que les sots sont étendus par terre,

comme s'ils avaient été tués par leur folie,
les sages ne tremblent pas quand ils sont touchés par la mort.

En conséquence, le discernement grâce auquel
on parvient à la maîtrise,
vaut mieux que la richesse
– car ceux qui n'ont pas atteint la maîtrise
vont d'existence en existence,
par ignorance,
commettant de mauvaises actions.

Une personne entre dans une matrice
et va dans l'autre monde,
sujette à l'errance – vie après vie –
et celles dont le discernement est faible,
lui faisant confiance,
entrent aussi dans une matrice
et vont dans l'autre monde.

Tout comme un voleur
qui est capturé au moment de l'effraction
est détruit par sa propre action ;
de la même manière, les gens mauvais
– après leur mort, dans l'autre monde –
sont détruits par leurs propres actions.

Les plaisirs sensuels
– variés, attirants, doux –
perturbent l'esprit de diverses manières.
Voyant les inconvénients qu'il y a dans les objets des sens,
j'ai quitté la vie de foyer, oh roi.

Tout comme les fruits tombent,
les gens tombent – jeunes et vieux –
à la brisure du corps.
Connaissant ceci, j'ai quitté la vie de foyer, oh roi.
La vie contemplative est meilleure, cela est certain. »

Piyajātika sutta (MN 87)

Ce qui vient de quelqu'un qui nous est cher

Ainsi ai-je entendu. En une occasion, le Béni séjournait près de Sāvathī dans le Bois de Jeta, le monastère d'Anāthapiṇḍika. Il se trouve qu'à ce moment-là, le tout jeune fils, cher et bien-aimé, l'enfant unique d'un certain maître de foyer, venait de mourir. A cause de sa mort, le père n'avait envie ni de travailler ni de manger. Il allait continuellement au cimetière, en s'écriant : « Où es-tu parti, mon petit enfant unique ? Où es-tu parti, mon petit enfant unique ? »

Plus tard, il alla auprès du Béni et, étant arrivé, après s'être prosterné devant lui, il s'assit sur un côté. Alors qu'il était assis là, le Béni lui dit : « Maître de foyer, tes facultés ne sont pas celles d'une personne dont l'esprit est équilibré. Tes facultés sont troublées. »

« Seigneur, comment mes facultés pourraient-elles ne pas être troublées ? Mon tout jeune fils, cher et bien-aimé, mon enfant unique, vient de mourir. A cause de sa mort, je n'ai envie ni de travailler ni de manger. Je vais continuellement au cimetière en m'écriant : 'Où es-tu parti, mon petit enfant unique ? Où es-tu parti, mon petit enfant unique ?' »

« C'est ainsi que sont les choses, maître de foyer. C'est ainsi que sont les choses – car les personnes qui nous sont chères sont source de peine, de lamentation, de douleur, de détresse, et de désespoir. »

« Mais seigneur, qui peut penser que les personnes qui nous sont chères sont source de peine, de lamentation, de douleur, de détresse, et de désespoir ? Les personnes qui nous sont chères sont source de bonheur et de joie. » Et donc le maître de foyer, ne se délectant pas des paroles du Béni, rejetant les paroles du Béni, se leva et partit.

Il se trouve qu'à ce moment-là, un grand nombre de joueurs jouaient aux dés non loin du Béni. Le maître de foyer alla auprès d'eux et, étant arrivé, il leur dit : « Juste à l'instant, vénérables sires, je suis allé auprès de Gotama le contemplatif et, étant arrivé, m'étant prosterné devant lui, je me suis assis sur un côté. Alors que j'étais assis là, Gotama le contemplatif m'a dit : 'Maître de foyer, tes facultés ne sont pas celles d'une personne dont l'esprit est équilibré. Tes facultés sont troublées.' »

« Lorsqu'il a eu dit ceci, je lui ai dit : 'Seigneur, comment mes facultés pourraient-elles ne pas être troublées ? Mon tout jeune fils, cher et bien-aimé, mon enfant unique vient de mourir. A cause de sa mort, je n'ai envie ni de travailler ni de manger. Je vais continuellement au cimetière, en m'écriant : « Où es-tu parti, mon petit enfant unique ? Où es-tu parti, mon petit enfant unique ? »' »

« 'C'est ainsi que sont les choses, maître de foyer. C'est ainsi que sont les choses – car les personnes qui nous sont chères sont source de peine, de lamentation, de douleur, de détresse, et de désespoir.' »

« 'Mais seigneur, qui peut penser que les personnes qui nous sont chères sont source de peine, de lamentation, de douleur, de détresse, et de désespoir ? Les personnes qui nous sont chères sont source de bonheur et de joie.' Et donc, ne me délectant pas des paroles de Gotama le contemplatif, les rejetant, je me suis levé et je suis parti. »

« C'est ainsi que sont les choses, maître de foyer [dirent les joueurs]. C'est ainsi que sont les choses. Les personnes qui nous sont chères sont source de bonheur et de joie. »

Et donc le maître de foyer partit, pensant : « Je suis d'accord avec les joueurs. »

Finalement, les paroles de cette conversation arrivèrent jusqu'aux appartements intérieurs du roi. Alors le roi Pasenadi Kosala s'adressa à la reine Mallikā : « Mallikā, ton contemplatif Gotama a dit ceci : 'Les personnes qui nous sont chères sont source de peine, de lamentation, de douleur, de détresse, et de désespoir.' »

« Si cela a été dit par le Béni, grand roi, alors c'est ainsi que sont les choses. »

« Quoi que Gotama le contemplatif dise, Mallikā l'approuve : 'Si cela a été dit par le Béni, grand roi, alors c'est ainsi que sont les choses.' Tout comme, quoi qu'un maître dise, un élève l'approuve : 'C'est ainsi que sont les choses, maître. C'est ainsi que sont les choses.' De la même manière, quoi que Gotama le contemplatif dise, Mallikā l'approuve : 'Si cela a été dit par le Béni, grand roi, alors c'est ainsi que sont les choses.' Va-t'en, Mallikā ! Hors de ma vue ! »

Plus tard, la reine Mallikā fit appeler le brahmane Nālijāṅgha : « Viens, brahmane. Va auprès du Béni et, étant arrivé, exprime-lui ta révérence en te prosternant avec ta tête à ses pieds en mon nom, demande-lui s'il est libre de la maladie et de l'affliction, s'il est libre de problèmes, s'il est fort, et s'il vit dans le confort, disant : 'La reine Mallikā, seigneur, vous exprime sa révérence en se prosternant avec sa tête à vos pieds, et demande si vous êtes libre de la maladie et de l'affliction, si vous êtes libre de problèmes, si vous êtes fort, et si vous vivez confortablement.' Et ensuite, dis : 'Seigneur, le Béni a-t-il dit que les personnes qui nous sont chères sont source de peine, de lamentation, de douleur, de détresse, et de désespoir ?' Quoi que le Béni dise, souviens-toi en bien et viens me le rapporter – car les *tathāgata* ne parlent pas faussement. »

« Oui, madame, » répondit le brahmane Nālijāṅgha à la reine Mallikā. Il alla auprès du Béni et, étant arrivé, il échangea des salutations courtoises avec le Béni. Après un échange de salutations amicales et de courtoisies, il s'assit sur un côté. Alors qu'il était assis là, il dit au Béni : « Maître Gotama, La reine Mallikā vous exprime sa révérence en se prosternant avec sa tête à vos pieds et demande si vous êtes libre de la maladie et de l'affliction, si vous êtes libre de problèmes, si vous êtes fort, et si vous vivez confortablement. Et elle ajoute : 'Seigneur, le Béni a-t-il dit que les personnes qui nous sont chères sont source de peine, de lamentation, de douleur, de détresse, et de désespoir ?' »

« C'est ainsi que sont les choses, brahmane. C'est ainsi que sont les choses. Les personnes qui nous sont chères sont source de peine, de lamentation, de douleur, de détresse, et de désespoir. Et c'est en raisonnant ainsi que l'on peut comprendre que les personnes qui nous sont chères sont source de peine, de lamentation, de douleur, de détresse, et de désespoir. »

« Jadis, dans ce même Sāvathī, il y avait une femme dont la mère venait de mourir. A cause de la mort de sa mère, elle devint folle, perdit l'esprit et, errant de rue en rue, de carrefour en carrefour, elle disait : 'Avez-vous vu ma mère ? Avez-vous vu ma mère ?' C'est en raisonnant ainsi que l'on peut comprendre que les personnes qui nous sont chères sont source de peine, de lamentation, de douleur, de détresse, et de désespoir. »

« Jadis, dans ce même Sāvathī, il y avait une femme dont le père venait de mourir... dont le frère venait de mourir... dont la sœur venait de mourir... dont le fils venait de mourir... dont la fille venait de mourir... dont le mari venait de mourir. A cause de sa mort, elle devint folle, perdit l'esprit et, errant de rue en rue, de carrefour en carrefour, elle disait : 'Avez-vous vu mon mari ? Avez-vous vu mon mari ?' C'est en raisonnant ainsi que l'on peut comprendre que les personnes qui nous sont chères sont source de peine, de lamentation, de douleur, de détresse, et de désespoir.

« Jadis, dans ce même Sāvathī, il y avait un homme dont la mère venait de mourir. A cause de sa mort, il devint fou, perdit l'esprit et, errant de rue en rue, de carrefour en carrefour, il disait : 'Avez-vous vu ma mère ? Avez-vous vu ma mère ?' C'est en raisonnant ainsi que l'on peut comprendre que les personnes qui nous sont chères sont source de peine, de lamentation, de douleur, de détresse, et de désespoir.

« Jadis, dans ce même Sāvathī, il y avait un homme dont le père venait de mourir... dont le frère venait de mourir... dont la sœur venait de mourir... dont le fils venait de mourir... dont la fille venait de mourir... dont la femme venait de mourir. A cause de sa mort, il devint fou, perdit l'esprit et, errant de rue en rue, de carrefour en carrefour, il disait : 'Avez-vous vu ma femme ? Avez-vous vu ma femme ?' C'est en raisonnant ainsi que l'on peut comprendre que les personnes qui nous sont chères sont source de peine, de lamentation, de douleur, de détresse, et de désespoir.

« Jadis, dans ce même Sāvathī, il y avait une femme qui alla à la maison de ses proches. Ses proches, l'ayant séparée de son mari, voulaient la donner à un autre contre sa volonté. En conséquence, elle dit à son mari : 'Mes proches, après nous avoir séparés, veulent me donner à un autre contre ma volonté,' sur quoi il la trancha en deux, et s'ouvrit lui-même le ventre, pensant : 'Morts, nous serons ensemble.' C'est en raisonnant ainsi que l'on peut comprendre que les personnes qui nous sont chères sont source de peine, de lamentation, de douleur, de détresse, et de désespoir. »

Alors le brahmane Nāḷijaṅgha, se délectant des paroles du Béni et les approuvant, se leva et alla auprès de la reine Mallikā. Etant arrivé, il lui rapporta tout ce qui s'était dit au cours de sa conversation avec le Béni.

Alors la reine Mallikā alla auprès du roi Pasenadi Kosala et, étant arrivée, elle lui dit : « Que pensez-vous, grand roi ? La princesse Vajirī vous est-elle chère ? »

« Oui, Mallikā. La princesse Vajirī m'est chère. »

« Et que pensez-vous ? La peine, la lamentation, la douleur, la détresse, et le désespoir apparaîtraient-ils chez vous en raison de tout changement et trouble chez la princesse Vajirī ? »

« Mallikā, tout changement et trouble chez la princesse Vajirī aurait pour conséquence un trouble de ma vie même. Comment la peine, la lamentation, la douleur, la détresse, et le désespoir pourraient-ils ne pas apparaître chez moi ? »

« Grand roi, c'est en relation avec ceci que le Béni – Celui-qui-connaît, Celui-qui-voit, digne et justement éveillé par lui-même – a dit : 'Les personnes qui nous sont chères sont source de peine, de lamentation, de douleur, de détresse, et de désespoir.'

« Que pensez-vous, grand roi ? La noble reine Vāsabhā vous est-elle chère ? ... Le général Viḍūḍabha³ vous est-il cher ? ... Vous suis-je chère ? »

« Oui, Mallikā, tu m'es chère. »

« Et que pensez-vous ? La peine, la lamentation, la douleur, la détresse, et le désespoir apparaîtraient-ils chez vous en raison de tout changement et trouble chez moi ? »

« Mallikā, tout changement et trouble chez toi aurait pour conséquence un trouble de ma vie même. Comment la peine, la lamentation, la douleur, la détresse, et le désespoir pourraient-ils ne pas apparaître chez moi ? »

« Grand roi, c'était en relation avec cela que le Béni – Celui-qui-connaît, Celui-qui-voit, digne et justement éveillé par lui-même – a dit : 'Les personnes qui nous sont chères sont source de peine, de lamentation, de douleur, de détresse, et de désespoir.'

« Que pensez-vous, grand roi ? Les Kāsis⁴ et les Kosalans⁵ vous sont-ils chers ? »

« Oui, Mallikā, les Kāsis et les Kosalans me sont chers. C'est grâce à l'industrie des Kāsis et des Kosalans que nous pouvons utiliser du bois de santal, et avoir des guirlandes, des parfums, et des onguents. »

« Et que pensez-vous ? La peine, la lamentation, la douleur, la détresse, et le désespoir apparaîtraient-ils chez vous en raison de tout changement et trouble chez les Kāsis et les Kosalans ? »

« Mallikā, tout changement et trouble chez les Kāsis et les Kosalans aurait pour conséquence un trouble de ma vie même. Comment la peine, la lamentation, la douleur, la détresse, et le désespoir pourraient-ils ne pas apparaître chez moi ? »

« Grand roi, c'était en relation avec cela que le Béni – Celui-qui-connaît, Celui-qui-voit, digne et justement éveillé par lui-même – a dit : 'Les personnes qui nous sont chères sont source de peine, de lamentation, de douleur, de détresse, et de désespoir.' »

« C'est étonnant, Mallikā. C'est merveilleux : comme le Béni voit profondément, ayant pénétré les choses avec le discernement. Viens, Mallikā : donne-moi l'eau pour les ablutions. »

Puis le roi Pasenadi Kosala, se levant de son siège et arrangeant sa robe du haut sur une épaule, rendit hommage au Béni, tourné dans sa direction, ses mains paume contre paume devant son cœur, et il s'exclama trois fois de suite :

« Hommage au Béni, digne et justement éveillé par lui-même !

Hommage au Béni, digne et justement éveillé par lui-même !

Hommage au Béni, digne et justement éveillé par lui-même ! »

³ Viḍūḍabha : le fils du roi Pasenadi.

⁴ Kāsis : les habitants de Kāsi, ancien nom de Vārāṇasī (Bénarès), qui sont des sujets du roi Pasenadi Kosala.

⁵ Kosalans : les habitants du royaume de Kosala, qui sont des sujets du roi Pasenadi Kosala.

Glossaire

Arahant : littéralement, « une personne qui est digne » ou « une personne qui est pure », une personne dont l'esprit est libre des souillures et qui ainsi n'est plus destinée à une future renaissance. Un titre pour le Bouddha et ses Nobles disciples les plus élevés.

Brahmā : un habitant des plans d'existence célestes supérieurs de la forme ou du sans-forme. Dans le brahmanisme, Brahmā est le dieu créateur.

Brahmane : un membre, héréditaire, de la plus élevée des quatre castes de l'Inde, qui est seule habilitée à réaliser les rites de la religion brahmanique. Le terme « brahmane » est utilisé par le Bouddha dans le sens d'*arahant*, ou de personne digne, sans que cela implique une quelconque appartenance sociale, raciale, ou autre.

Désir ardent : *taṇhā*.

Deva, devatā : littéralement, « celui-qui-brille ». Un être sur les niveaux subtils de la sensualité, de la forme et du sans-forme, qui vit sur des plans d'existence soit terrestres, soit célestes.

Dhamma : doctrine, enseignement.

Gotama : le nom de clan du Bouddha.

Kamma : l'action intentionnelle.

Māra : la personnification de la tentation et de toutes les forces, à l'intérieur et à l'extérieur, qui créent des obstacles à l'affranchissement du *samsāra*.

Sakyan : une personne qui appartient au clan *Sakya*, dont est issu le Bouddha ; le nom de famille du Bouddha.

Saṅgha : 1) au niveau conventionnel (*sammati*), ce terme désigne les communautés de moines et de moniales bouddhistes ; 2) au niveau idéal (*ariya*), il désigne les disciples du Bouddha, laïcs ou ordonnés, qui ont atteint au moins l'état de *sotāpanna*, le premier des quatre niveaux de l'Éveil, l'entrée-dans-le-courant.

Tathāgata : littéralement, celui qui est « devenu authentique (*tathāgata*) » ou qui est « allé véritablement (*tathā-gata*) » : une épithète utilisée dans l'Inde ancienne pour désigner une personne qui a atteint le but religieux le plus élevé. Dans le bouddhisme, le terme désigne habituellement le Bouddha, bien qu'il puisse occasionnellement aussi désigner l'un de ses disciples *arahant*.

